

BOOTSIE – Trans-expressionniste

[...] Le voir peindre est un pur régal. À peine le chevalet est-il installé et les peintures disposées à proximité que s'évanouit toute trace de morgue féline ou de détachement arrogant. Il se jette littéralement sur la toile comme s'il devait capter quelque éphémère vibration avant qu'elle ne s'envole et, une fois sa patte trempée dans la peinture, il s'élançe pour l'appliquer. Si la réflexion semble, chez lui, minimisée, la concentration est intense et il progresse avec une énergie rythmique exceptionnelle. Cette façon de procéder implique un engagement totalement physique qui laisse au corps sa force d'expression et ses choix formels. C'est aussi une volonté de détacher (ou de perdre) son moi dans le travail, en oubliant tout dessein conscient ; les touches sont rythmées, souvent accompagnées de ronronnements – phénomène que l'on rencontre communément chez les chats qui s'engagent très physiquement dans leur œuvre. On voit parfois Bootsie lancer des miaulements menaçants contre sa toile, l'attaquer brusquement d'un trait de peinture vif comme l'éclair puis bondir en arrière, comme s'il avait, par cet acte, insufflé vie à une force mauvaise et créé un monstre capable de l'attaquer et de l'enserrer dans ses griffes.

La vitalité stylistique de cette peinture est manifeste dans *L'Heure du perroquet*. Pour le critique Alfred Auty, c'est « une expression poignante des dichotomies inhérentes à la nature. On est immédiatement saisi par la dualité originelle de la lutte et de l'envol. Rouges, jaunes et bleues, les touches – des obliques et des incurvations légères – se succèdent avec une maîtrise parfaite et suggèrent une terrible frénésie de plumes puis le déploiement dans l'envol. Battements d'ailes – couleurs, vie, liberté entrevue enfin ! Mais les motifs noirs invalidants – des griffes avides, élégamment courbées – s'abattent à une vitesse terrifiante pour exercer leurs cruels ravages. De délicates traînées blanches (une pluie de duvet ?) traversent (déchirent ?) l'image en diagonale, rompant son intégrité pour laisser, à la place, une confusion tremblée, bouleversée. C'est une œuvre puissante et bien qu'elle soit soutenue par un fort élément narratif, elle nous prive du dénouement, nous laissant ainsi mal à l'aise et perplexes ».¹

Le Mystère des chats peintres – Théorie de l'esthétique féline (1994), B. Silver (paru aux éd. TASCHEN)

¹ A. Auty, *L'Éthique féline de Procuste dans le trans-expressionnisme*, conférence faite au Centre de recherche pour les arts graphiques félines, Paris, 1993